A Propos de la Distinction entre le Latin et le Roman dans la France du Nord avant le IX^e Siècle

Author(s): A. Terracher

Source: *The Modern Language Review*, Vol. 12, No. 1 (Jan., 1917), pp. 33-36

Published by: [Modern Humanities Research Association](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/3713145>

Accessed: 24/06/2014 20:16

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at
<http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Modern Humanities Research Association is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *The Modern Language Review*.

<http://www.jstor.org>

A PROPOS DE LA DISTINCTION ENTRE LE LATIN ET LE ROMAN DANS LA FRANCE DU NORD AVANT LE IX^e SIÈCLE.

BIEN que le roman du nord de la France n'ait pas laissé de monument antérieur aux *Serments* prononcés à Strasbourg en 842, on admet communément que, dès le VII^e siècle, il existait déjà à côté du latin dont il était devenu assez distinct pour que certains écrivains aient eu clairement conscience de l'opposition des deux langues. A vrai dire, les textes qui sont censés prouver cette opposition avant le IX^e siècle sont rares ; mais les deux qu'on cite d'ordinaire semblent si certains que, depuis Raynouard, il n'est guère de grammaire historique ou d'histoire de la langue française qui néglige d'en faire état¹.

De ces deux textes, l'un se rapporterait au VII^e siècle, l'autre au VIII^e ; comme ils ont été écrits l'un et l'autre à une date assez postérieure à celle des faits qu'ils relatent, il n'est peut-être pas superflu d'observer tout d'abord qu'un témoignage du IX^e, du X^e ou du XI^e siècles ne vaut pas nécessairement pour le VII^e ou le VIII^e, si l'on n'a pas par ailleurs le moyen de vérifier l'exactitude de la tradition ou du fait qu'il mentionne ; il n'est pas rare qu'un historien (et surtout un hagiographe) reporte à 100 ou 200 ans en arrière un état de choses qu'il lui est loisible de constater de son temps. Au surplus, cette réserve si naturelle est inutile en l'espèce, car il ne semble pas, à l'examen, que les deux témoignages en question aient la signification qu'on leur a presque unanimement attribuée.

Le premier de ces témoignages est emprunté à la *Vie de saint Mummolin* qui fut appelé (vers 660)² à succéder à saint Eloi sur le siège

¹ Raynouard, *Choix de poésies originales des troubadours*, I, p. 15 ; Diez, *Grammaire des langues romanes*, trad. A. Brachet et G. Paris, I, p. 109 ; Brachet, *Grammaire historique de la langue française*, 19^{ème} éd., p. 32—33 ; Darmesteter, *id.*, I, p. 34—35 ; Brunot, *ibid.*, 4^{ème} éd., p. 10, n. ; Nyrop, *ibid.*, I², p. 12 ; Brunot, *Histoire de la langue française*, I, p. 138—139. M. Brunot cite un troisième texte qui se rapporterait au VIII^e siècle : v. ci-dessous.

² Ou 659 ; v. pour la date *Acta Sanctorum*, octobre, VII, p. 967 et *Monumenta Germaniae historica, Scriptores rerum merovingicarum*, IV, p. 641, 726, n. 2.

épiscopal de Noyon à cause de sa connaissance éminente des 'langues teutonique et romane' : 'quia praevalerat non tantum in teutonica, sed etiam in romana lingua¹.' Si l'on ne veut pas préjuger de la solution du problème, il n'y a aucune raison d'interpréter, dans ce passage, *romana* par *romane* plutôt que par *latine*, puisque l'opposition n'est pas entre *romana* et *latina*, mais bien entre *teutonica* et *romana*, et que, dans le haut moyen âge, *romanus* (soit seul, soit opposé à *barbarus*, *teutonicus*, etc.) signifie constamment 'latin'². Il y a plus : la *Vie de saint Mummolin* nous est parvenue en plusieurs rédactions dont les dates ne sont pas fixées de façon certaine ; ce qui semble certain, c'est que la rédaction la plus ancienne a été composée assez longtemps (peut-être un siècle) après la mort de l'évêque, survenue vers 691³. Or, cette rédaction porte simplement : 'quia et latina et teutonica praepollebat facundia⁴.' La substitution de *romana* à *latina* dans le texte qu'on cite partout est le fait d'un biographe postérieur qui a remanié et interpolé la première *Vie*⁵.

Le second témoignage aurait sur le premier l'avantage d'être aussi indiscutable que précis, car il oppose *romana lingua* (glosant *vulgaris*) à *teutonica* et surtout à *latina*. Il est tiré de la *Vie de saint Adalard*, abbé de Corbie, mort en 826, dont l'éloquence était unique et égale 'en langue vulgaire, c'est à dire romane, en teutonique et en latin' : 'qui, si vulgari, id est Romana, lingua loqueretur, omnium aliarum putaretur inscius... si vero Theutonica, enitebat perfectius ; si Latina, in nulla omnino absolutius⁶.' Si net que soit ce texte, il n'en est pas moins sujet à caution dès qu'on entend l'appliquer au VIII^e siècle. On possède en effet deux rédactions de la *Vie de saint Adalard* ; la plus ancienne a été écrite peu après 826 par Paschase Ratbert, son élève, dont le texte a été remanié et abrégé beaucoup plus tard (vers le milieu du XI^e siècle) par Gérard, le fondateur de Sauve-Majeure⁷. Ici encore, comme pour la

¹ Cité partout d'après les *Acta Sanctorum Belgii selecta*, iv, p. 403.

² Du Cange, s. v. *Romanus* ; G. Paris, *Mélanges linguistiques*, p. 1 sq., *passim* ; M. Bonnet, *Le latin de Grégoire de Tours*, p. 3, n. 1, p. 27 et n. 4.

³ A. Molinier, *Les sources de l'histoire de France*, I, p. 140, No. 445 ; *Acta Sanct.*, oct., vii, p. 955.

⁴ *Acta Sanct.*, id., p. 983, col. b.

⁵ *Ibid.*, p. 963 et 967. M. Thomas a bien voulu me signaler que la critique du texte tiré de la *Vie de saint Mummolin* a déjà été faite par Novati (v. *Romania*, xxix, 638), ce que j'ignorais lors de la rédaction de ces notes. Il ne semble pas, en tout cas, que les auteurs qui ont écrit depuis la publication du mémoire de Novati (1900) aient connu ses observations ou du moins en aient tenu compte. Voir, en outre, sur toute cette question : V. Crescini, *Romana lingua*, dans les *Miscellanea di studi in onore di Attilio Hortis*, Trieste, 1910, p. 441—451.

⁶ Cité presque partout (avec la même erreur de renvoi) d'après *Acta Sanct. ordinis S. Benedicti*, saec. iv, p. 335 (*lire* 355) ; v. aussi *Acta Sanct.*, janvier, I, p. 116, col. b.

⁷ A. Molinier, *o. c.*, I, p. 233—234, No. 761, et II, p. 43, No. 1132.

Vie de saint Mummolin, il est instructif de rapprocher les deux passages qui se correspondent. Paschase Ratbert écrit : 'Vel quis sine mentis scrupulo poterit epistolarum ejus nitorem eloquentiae recitare ? Quem si vulgo audisses, dulciffuus emanabat. Si vero idem barbara, quam Teutiscam dicunt, lingua loqueretur, praeminebat caritatis eloquio. Quod si Latine, jam ulterius prae aviditate dulcoris non erat spiritus¹.' Il ne semble y avoir là qu'une double comparaison, d'une part entre le style épistolaire et le talent oratoire de saint Adalard, d'autre part entre sa connaissance du germanique et sa connaissance du latin. Interpréter *vulgo* par 'en langue vulgaire' pour l'opposer à *teutisca* et à *latina* ne paraît pas très légitime et le sens reste vague. C'est pourtant ce qu'a fait Gérard de Sauve-Majeure dans son remaniement de Paschase Ratbert (d'où le texte cité ci-dessus et qu'on trouve mentionné partout), et c'est l'explication discutable de Gérard qui a valu à saint Adalard une connaissance de la 'langue romane' que son premier biographe, qui avait reçu ses leçons, n'a sans doute jamais songé à lui attribuer².

Ainsi, ni la *Vie de saint Mummolin*, ni la *Vie de saint Adalard* ne prouvent que le roman ait été, au VII^e et au VIII^e siècles, senti comme une langue différente du latin³; au contraire, les remaniements des biographes postérieurs indiquent que la distinction nettement faite aux IX^e, X^e et XI^e siècles ne l'était pas encore à la fin du VIII^e. Or il ne nous importe guère de savoir indirectement que le roman existait au XI^e siècle, puisqu'il nous est attesté directement deux siècles plus tôt par les *Serments de Strasbourg*.

Selon toute vraisemblance, il n'y avait dans la France du Nord jusque vers la fin du VIII^e siècle que deux langues, la latine et la germanique, écrites et parlées avec les variations que comporte, selon les classes sociales et l'état de la civilisation, la pratique de toute langue⁴; l'existence d'une troisième langue, la 'langue romane parlée,'

¹ *Acta Sanct.*, janv., I, p. 109, col. a, § 77, et *Acta Sanct. ord. S. Ben.*, saec. IV, p. 336 : *claritatis* au lieu de *caritatis*.

² Même si l'on adoptait (avec Diez) l'interprétation de 'vulgo' par 'en langue romane,' il conviendrait de remarquer que, Paschase Ratbert étant né en 790, son témoignage ne vaudrait que pour le premier quart du IX^e siècle au plus tôt. Darmesteter et Nyrop ont rajeuni de 3 siècles Gérard de Sauve-Majeure dont ils font l'élève de S. Adalard.

³ Un troisième texte, indiqué par M. Brunot, est moins décisif encore : Ursmar, abbé de Lobbes, serait cité pour sa connaissance du roman par Folcuin, *Gesta abb. Lobbiens.*, I, 24 (*Mon. Germ.*, XXI, 827 ; lire 327).—En réalité, ce texte n'est pas de Folcuin, mais de son continuateur (qui écrit en 1162) et il ne se rapporte pas à Ursmar, mais à Lambert, qui fut abbé de Lobbes à partir de 1137 : 'Ut enim de facultate vulgaris linguae, id est Theutonice, quae naturalis ei erat, et Romanae, quae accidentaliter, omittam, in qua utraque inoffensus erat, in Latino siquidem eloquio usu assiduo se...exercitatum reddiderat....' La connaissance du roman au XI^e siècle ne devait avoir rien d'exceptionnel.

⁴ V. les très judicieuses observations de M. Max Bonnet, *o. c.*, p. 30 sq.

qui nous est inconnue, mais qui aurait été aux VII^e et VIII^e siècles très différente du latin plus ou moins barbare qu'on écrivait et qui nous est connu, est le résultat d'une hypothèse que ni les faits ni les textes qu'on allègue ne suffisent à justifier. Il paraît y avoir, au sujet de la distinction entre le roman et le latin antérieurement aux premiers textes romans, une certaine confusion sur le sens des termes 'roman' et 'latin'; et cette confusion vient sans doute de ce que les philologues, tout en rejetant l'hypothèse formulée par Raynouard d'une 'langue romane' intermédiaire entre le latin et les diverses langues romanes, ont négligé de critiquer et ont continué à accepter comme valables des textes que Raynouard avait dû rechercher et produire en faveur de son opinion.

Mais, en fait, il n'y a, entre le latin et le français, ni intermédiaire, ni réelle solution de continuité; toute la question est de savoir à quel moment on a pris conscience de la différence entre les deux langues. Ce n'a pu être que le jour où l'on est revenu au latin classique, c'est à dire le jour où la renaissance carolingienne, en restaurant les études latines, eut fait sentir ses effets et où le latin, devenu désormais beaucoup plus correct, s'écarta de manière définitive et profonde du bas-latin dont on avait usé jusqu'alors. C'est cet écart qu'enregistre pour la première fois de façon certaine la prescription bien connue du Concile de Tours en 813: 'Visum est unanimitati nostrae, ut quilibet episcopus habeat omelias continentes necessarias ammonitiones, quibus subiecti erudiantur...et ut easdem omelias quisque aperte transferre studeat in rusticam romanam linguam aut Thiotiscam, quo facilius cuncti possint intellegere quae dicuntur¹.' Si les conciles tenus au VII^e et au VIII^e siècles n'avaient pas enjoint aux évêques de traduire clairement leurs homélies du latin en 'langue romane rustique,' c'est probablement parce que, jusque vers le début du IX^e siècle, le latin des prédicateurs et la langue romane rustique en usage se ressemblaient assez pour que ces traductions fussent inutiles².

A. TERRACHER.

LIVERPOOL.

¹ *Mon. Germ. hist., Concilia*, II, p. 288, l. 24 sq., c. XVII.

² Il est vraisemblable que, dans le canon du concile de Tours, *romana lingua* signifie 'langue latine'; si on l'explique par 'langue romane' (c'est à dire langue autre que le latin), il faudrait, à s'en tenir rigoureusement au texte, admettre quatre langues différentes dans la France du Nord au début du IX^e siècle: le latin, le germanique, le roman rustique et le roman non rustique.